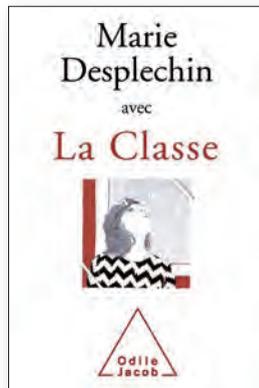
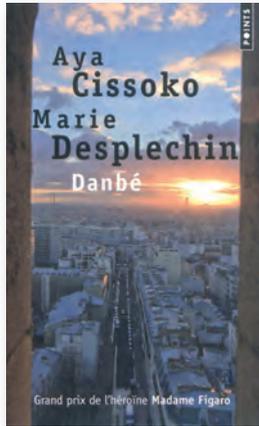


Marie Desplechin passeuse de voix

PAR CLAUDE GANIAYRE



Claude Ganiayre
Enseignante. Critique
de littérature de jeunesse.
Rédactrice en chef
de *La Revue des livres pour
enfants* de 1988 à 1993.



Le jour où j'ai rencontré Marie Desplechin, elle assistait à la représentation d'un spectacle, au nom prometteur « Touchée par les Fées », qu'elle avait écrit pour Ariane Ascaride, monologue émouvant sur la quête d'un père et d'une vocation. Une fois encore, comme pour *La Vie Sauve* écrit avec Lydie Violet ou *Danbé*, avec Aya Cissoko, elle avait su fondre sa voix dans la voix d'une autre, en restituer les accents. À la même époque paraissait *La Classe*, une série d'autoportraits de jeunes gens, où elle avait initié cette écriture à deux voix, entre des étudiants de Sciences-Po Lille et des collégiens de la banlieue, rarement écoutés, jamais jusqu'alors publiés.

Présente sur tous les fronts, où va-t-on trouver Marie Desplechin? Fâchée parfois des maigres résultats de la Commission qu'elle a présidée en Novembre et Décembre derniers, sur l'Éducation artistique et la culture des jeunes (*Le Monde* du 2 février 2013) ; passionnée toujours par les aventures artistiques, elle accompagne les chorégraphies de Thierry Thieû Niang, fait vivre « [Le] Petit théâtre de Peau d'Âne », de Jean-Michel Othoniel, compose un texte sur la musique de « La Boîte à joujoux » de Ravel. Elle a su aussi écrire de troublants romans pour les adultes, où l'on entend des échos de ses créations pour les enfants.

Car c'est d'abord aux enfants qu'elle s'adresse dans ses romans, avec un réel bonheur d'écriture. Depuis *Le Sac à dos d'Alphonse*, publié en 1993 à L'École des loisirs, où paraîtront la plupart de ses romans, on peut lire plus de vingt-cinq titres, quelques-uns publiés aux éditions Bayard, les deux derniers *La Belle Adèle*, *Le Bon Antoine*, chez Gallimard.

Ce qui frappe le lecteur de l'œuvre romanesque de Marie, c'est d'abord sa diversité. Diversité des âges auxquels elle s'adresse : depuis les premiers titres publiés en collection « Mouche » (*Ma collection d'amours*, *Entre l'Elfe et la Fée*) jusqu'au récent *Journal d'Aurore* – grand succès auprès d'un public d'adolescent(e)s –, de nombreux romans s'adressent à cet âge fragile et inquiet de la pré-adolescence, âge des métamorphoses qui nourriront la trame de ses récits.

De l'âge des questions existentielles – *Et Dieu dans tout ça?* « Dieu est une question qui m'intéresse depuis que je suis tout petit. Avec les dinosaures et le big-bang » –, questions auxquelles les adultes apportent rarement des réponses satisfaisantes, à celui des révoltes, Marie Desplechin explore la gamme des sentiments et des émotions de l'enfance, l'ennui, la peur de la nuit, de la mort, l'incompréhension des adultes, la tristesse et le désir d'être aimé.

« Est-ce que tu m'aimeuh? mais est-ce que tu m'aimes vraiment? » Question essentielle (à tous les âges) que l'auteur déploie à travers une galerie de personnages, filles rebelles, éprises de découvertes, garçons timides, mal dans leur peau, cachant des trésors de générosité, comme le magnifique Bartholomé de *J'envie ceux qui sont dans ton cœur* ou l'héroïque Samir-le-Silencieux. À côté d'eux, des parents souvent dépassés, parfois absents et des adultes un peu décalés, parfois socialement « incorrects » comme l'Oncle Alfred, la tante Rosaimée qui vit en couple avec son amie Edmonde ou l'extravagante grand-mère Anastobotte, adultes « gratuits » et épatants, qui vont aider les enfants à se construire, à trouver quelques réponses pour mieux vivre.



Diversité des genres romanesques également. Les aventures de l'enfance, Marie les décline en effet à travers différents genres de récits :

Écriture de l'intime, miroir du quotidien de l'enfant, de l'adolescent, ce sera en particulier *Le Journal d'Aurore*. Cet univers familier se teinte parfois – souvent – de couleurs magiques ou même fantastiques. Les fées et les sorcières hantent nombre de ses romans.

Enfin un autre aspect de cette œuvre est sa dimension historique et la résurrection réussie d'une année du passé et d'un Paris disparu avec *Satin Grenadine* et *Séraphine*.

L'ÉCRITURE DE L'INTIME

Le Journal d'Aurore présente trois ans de la vie d'une adolescente « jamais contente », « toujours fâchée », en conflit avec sœurs, parents, amis et profs. « C'est clair, tout le monde écrit son journal, spécialement les filles, spécialement les filles moyennes, je le sais ». Rythmé par les années scolaires, les fêtes familiales, les péripéties de la vie, le journal s'inscrit dans la tradition dix-neuviémiste du journal intime, « à la fois confident, miroir de la vie et spectacle que l'on se donne à soi-même », tel que le décrit Philippe Lejeune dans *Le Moi des Demoiselles*. Mais le journal d'Aurore adopte un ton résolument moderne avec ses confidences outrées : « je suis moche, plus je me regarde, plus je suis moche », et « je suis seule au monde. Pas grave. Ma vie est un festival de détestations ».

Mise en scènes cocasses des repas de famille, des entretiens avec le psy, des vacances ratées ou des relations avec les professeurs qui supportent mal les provocations d'Aurore, comme ce savoureux compte-rendu de lecture : « Mine de rien, avec son vieux titre, ce bouquin a l'air assez connu » (il s'agit de *La Princesse de Clèves*). « Sans compter que je ne peux pas croire qu'une fille de seize ans qui se marie avec un vieux type désolant, multiplie les chichis pour ne pas dire qu'elle l'aime à un type de son âge, beau, riche, blindé de relations et qui l'adore par dessus le marché ! C'est de la science-fiction ! »

La vision « tragique » de l'adolescente incomprise contraste avec le ton alerte et désinvolte des commentaires. L'humour cède parfois la place à la nostalgie : « je n'avais pas envie de grandir, j'ai dit à Mamie – On m'a obligée ! ». Et le journal de la « toujours fâchée » se termine sur la réconciliation avec soi – et les autres : désormais Aurore écrira des chansons. Plus le temps d'écrire son journal, « tout me prend du temps à vivre ».

Cette tranche de vie adolescente touche par la justesse de la voix et la distance lucide qu'introduit l'humour. Tout l'art de l'écrivain consiste à restituer, à donner l'illusion d'une voix adolescente, ici dans une fiction.

Dans la préface de *La Classe*, ce recueil d'autoportraits de collégiens bien réels de Lille-Sud, Marie Desplechin commente sa démarche : « La parole est une source intarissable de bons récits. Chaque individu, qu'il la cherche ou non, a sa propre musique. Le souci étant qu'elle se laisse difficilement attraper. Il lui faut des passeurs qui aient l'oreille juste et le clavier entraîné. »

Marie Desplechin, passeuse de voix.

MAGIE, SORCIÈRES FAMILIÈRES ET QUÊTES MYSTÉRIEUSES

Les enfants ont le goût de la magie, vivent des aventures imaginaires (*Entre l'Elfe et la Fée*), espèrent toujours des « miracles », comme Angèle qui cherche celui qui pourrait redonner le sourire à sa mère (*Rude Samedi pour Angèle*). Ou encore Séraphine qui invoque régulièrement – et avec un certain succès! – Sainte Rita, patronne des causes désespérées. Car, dans les romans de Marie, des miracles se produisent grâce à une rencontre (*La Prédiction de Nadia*), une parole (*Babyfaces*)... et la vie change de couleur. À l'âge de tous les possibles, quel destin attend tous ces enfants? Peut-être faut-il encourager le hasard. Ce sera en particulier le rôle des Sorcières. Le très grand succès de *Verte*² (Prix Tam-Tam 1997), puis de *Pome*, outre la narration polyphonique, vient d'un usage pratique et joyeux de la magie: un cahier de recettes transmises de génération en génération (féminines); des exercices de sorcellerie réparatrice qui permettent de retrouver un père ou... de guérir une entorse et d'assurer la résolution miraculeuse des conflits familiaux. Cette aimable fantaisie magique, qui peut être lue aussi comme la métaphore des métamorphoses de l'adolescence, est résolument traitée sur le mode humoristique, voire parodique.

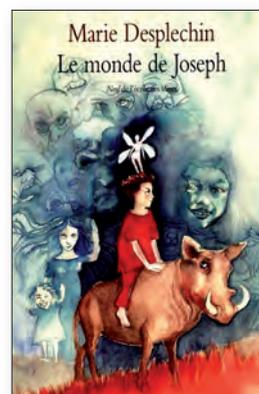
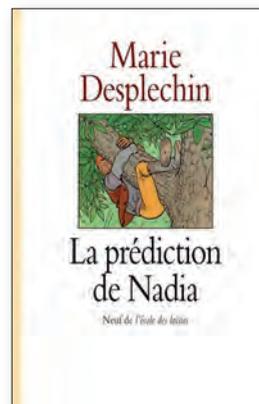
Dans *Pome*, la polyphonie s'enrichit de nouvelles voix masculines (!), *Verte* ayant rompu le pacte du mystère féminin de la sorcellerie.

Que nous réserve la suite de leurs aventures envisagée par l'auteur? Mystère!

Plus étranges, plus mystérieux, *Le Monde de Joseph* et *Les Yeux d'or*, s'inscrivent dans un registre féerique et / ou fantastique.

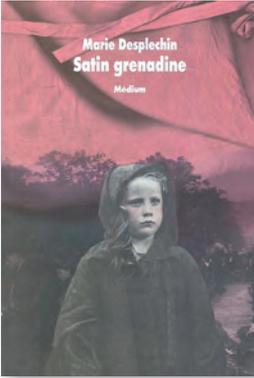
Le Monde de Joseph se présente comme un conte initiatique, dans un Moyen Âge de légende. Le très jeune Joseph est désigné pour devenir un jour le Sage du village, le Maître des Connaissances. Pour cela, il doit quitter les siens, vivre, petit Robinson d'un autre âge, dans une clairière enchantée de la forêt, en compagnie d'une fée minuscule et d'un phacochère bougon « qui a le don des langues ». Bientôt viendront la traversée de périlleuses épreuves, la découverte du merveilleux Jardin d'Eden et les révélations de l'au-delà où volent les âmes des morts en attendant un nouveau destin. Outre le caractère onirique du récit, ses références aux mythes grecs et nordiques, sa trame ambitieuse, la beauté de ce conte réside dans la magie de l'écriture. On ne peut oublier l'image de cette cabane au creux de la forêt, éclairée le soir par une étrange lampe à méduses: « Leurs couleurs mettaient dans la forêt une touche de mystère, comme une foire minuscule qui aurait battu son plein »... et « quand il faisait tout à fait nuit, les méduses se mettaient à chanter »... Cette harmonie que Joseph ressent avec tous les éléments de la nature rejoint « la rêverie cosmique, celle qui nous unit au monde », dont parle Bachelard, dans *la Poétique de la rêverie*³, et qui est accessible à l'imaginaire enfantin.

Avec *Les Yeux d'or*, on quitte l'univers du conte. Le récit se situe dans un monde contemporain, réaliste. Le système narratif est différent, polyphonique comme dans *Verte*, ce qui rend l'irruption de l'étrange plus inquiétante et le sort du narrateur-enfant plus angoissant.



www

Retrouvez sur notre site le compte-rendu de la rencontre avec Marie Desplechin, publié dans le n°235, juin 2007 de notre Revue: <http://lajoieparleslivres.bnf.fr>



Pierre veut partir, loin d'un père qu'il croit indifférent, en quête d'il ne sait quoi. Sa rencontre avec une femme aux pouvoirs mystérieux va déterminer sa fugue et son refuge dans un lieu inquiétant, les jardins flottants sur la Somme.

Robinson lui aussi d'un étrange rivage, isolé du monde humain mais accompagné d'un corbeau secourable – et sentencieux ! – il va frôler la mort. L'objet de sa quête se révélera alors (comme dans *Verte*) : retrouver sa mère absente. Les éléments de magie, la poussière d'or des paupières de Pierre, les pouvoirs télépathiques, le rôle d'Edmée, un peu sorcière, s'insèrent ici dans un contexte cruellement réaliste : la grande solitude de l'enfance, transfigurée par le pouvoir de l'imaginaire.



LE TEMPS DES CERISES

Parfois, en guise d'évasion, Marie Desplechin aime se plonger dans un autre temps auquel elle se sent liée, « temps de mes grand-mères, dit-elle, si étranger aux enfants d'aujourd'hui ».

Dans un savoureux diptyque, elle a su faire revivre, en leur donnant la parole, dans un système narratif à la première personne, deux adolescentes, Lucie-des-beaux-quartiers (*Satin Grenadine*) et Séraphine-de-la-Butte, dans un Paris disparu. Nous sommes en 1885, période de bouleversements où la jeune République se cherche, où Socialisme et Anarchisme effraient le bourgeois, où, malgré l'amnistie accordée aux déportés, le souvenir sanglant de la répression de la Commune est encore très vif, symbolisé par la construction à Montmartre de « cette grosse verrue de pierre du Sacré-Cœur ». C'est l'époque aussi des revendications féministes, en particulier pour l'instruction des filles et leur émancipation.

Très documentés, témoins précieux d'un moment d'Histoire, ces deux récits restent résolument romanesques avec leur lot de hasards, de rencontres, de surprises et de reconnaissances, où la réapparition de certains personnages, d'un roman à l'autre, crée un effet de réel dans cette petite « comédie humaine ». Le fil rouge étant un personnage de couturière, Madame Sponze, et le goût des jeunes filles, même émancipées, pour les beaux tissus.

C'est à une belle résurrection du passé que nous invite la romancière, à travers des images – la cérémonie de la lessive dans les maisons bourgeoises, les Cabarets de la Butte et l'arbre aux vœux de Sainte Rita – mais aussi grâce à la découverte nocturne d'un Paris disparu.

Ainsi, à travers le regard de Lucie qui fait une escapade loin des beaux quartiers, nous découvrons le Paris des Halles, les bruits, les saveurs, les odeurs, les charrettes de « ces rois mages terreux, chargés d'ail, de menthe et de navets »... joli clin d'œil au Zola du *Ventre de Paris*.

Avec *Séraphine*, nous découvrons également le faubourg Saint-Antoine, « avec ses petites baraques de fer, de vitre et de bois, plantées de guingois, appuyées bravement les unes contre les autres », et le Montmartre des miséreux (Victor Hugo n'est pas loin) et de la Bohême, Montmartre où les soirs de rassemblement populaire, on chante avec espoir et nostalgie « Le Temps des cerises ».

De cette œuvre romanesque si riche dans sa diversité, pouvons-nous retenir quelques constantes ?

Tout d'abord, une belle philosophie de la vie, de confiance dans la vie.

Écoutons Aurore : « C'est peut-être une idée politique de faire des fêtes ensemble. C'est peut-être une idée politique de ne pas s'abandonner les uns les autres ».

Dans un récent livre collectif, publié à l'initiative de l'association Envois d'enfance, *Même pas peur*⁴, Marie Desplechin justifie la tonalité de ses récits : « La peur est une émotion que je connais bien. C'est la raison pour laquelle les livres que j'écris aujourd'hui se terminent toujours bien. J'aurais horreur de donner quelques idées noires en plus à quelqu'un qui en a déjà trop ».

Les héros de ses romans, au-delà des défaites, du mal-être, des duretés de la vie, retrouvent toujours le goût de vivre et de grandir avec les autres. « Mon job, dit-elle, c'est la réparation. C'est à cela que sert la fiction ».

La grande qualité de son écriture c'est de savoir retrouver et restituer les émotions et les voix de l'enfance et de l'adolescence. Elle l'a souvent dit dans des interviews : « Je n'ai pas de souci à écrire pour les enfants. Je n'ai pas de mal à revenir à dix, douze ans. Je n'écris pas spécialement pour les enfants, j'écris avec mon enfance ».

Au-delà de cet horizon d'enfance, son écriture touche ses lecteurs par sa qualité visuelle, sa création d'images neuves, tendres ou insolites, qui transfigurent le réel. Ainsi l'évocation de deux enfants rejoignant leur mère endormie : « on aurait dit deux petits lapins sur la pointe des pattes dans le terrier d'un renard. Nous ne sommes pas des lapins, elle n'est pas un renard, mais la couette qui couvre le lit fait un bon terrier ». (*Rude samedi pour Angèle*)

Ou encore la superbe évocation qui ouvre *La Prédiction de Nadia* : « Certaines personnes trouvent que la cité de la Victorine ressemble à un vaisseau spatial, grand et rond, abandonné au milieu d'un terrain vague par des Martiens négligents. Elles se trompent. En fait la Victorine ressemble à l'arche de Noé. Le Bon Dieu a fourré là-dedans tout un tas de gens disparates... »

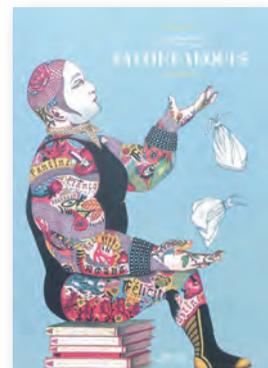
Enfin une grande part de la séduction de son écriture réside dans cet humour qui invite le lecteur à dédramatiser les moments difficiles, qui est aussi une certaine façon de voir le monde et de ne pas trop se prendre au sérieux.

Le narrateur de *Saltimbanques*⁵ évoque le pouvoir mystérieux des livres « cette clé magique qui ouvre la porte des savoirs et des rêves ».

Les livres de Marie Desplechin détiennent ce pouvoir-là. ●

« Mon job, c'est la réparation. C'est à cela que sert la fiction ».

« Je n'écris pas spécialement pour les enfants, j'écris avec mon enfance ».



1. Philippe Lejeune : *Le Moi des demoiselles*, Seuil, 1993.

2. Cf. la belle analyse de Jean Perrot, in *Jeux et enjeux du livre d'enfance et de jeunesse*, Éd. du Cercle de la librairie, 1999. pp. 236-239.

3. Gaston Bachelard : *La Poétique de la rêverie*, P.U.F., 1963.

4. *Envois d'Enfance : Même pas peur!* Gallimard Jeunesse, 2012. pp. 82-83.

5. *Saltimbanques* : textes écrits par Marie Desplechin sur des images d'Émmanuelle Houdard, Thierry Magnier, 2011.

Voir aussi Marie Desplechin par Sophie Chérier, paru à L'École des loisirs en 2005, dans la collection « Mon écrivain préféré ». Disponible sur simple demande auprès de L'École des loisirs.



wow

Retrouvez sur notre site la bibliographie complète de Marie Desplechin <http://lajoieparleslivres.bnf.fr>